

GÉNÉRATION / DEUXIÈME GÉNÉRATION

D'abord synonyme de reproduction, le terme de génération est désormais utilisé dans divers sens figurés pour désigner des réalités sociales. L'anthropologie conçoit généralement une génération comme l'ensemble des personnes situées au même degré dans la descendance d'un individu. Rejoignant les dictionnaires et aussi le sens commun, la démographie la définit comme l'ensemble des individus ayant à peu près le même âge en même temps. Ces différentes acceptions continuent cependant de se chevaucher. Par une "rythmique des générations, avec des intervalles temporels fixables une fois pour toutes" on a évalué leur durée à trente ans, ce qui représente trois générations par siècle, séparées entre elles par l'intervalle de temps entre la naissance des parents et celle des enfants (Cl. Attias-Donfut).

L'accélération du développement social, la focalisation sur le "conflit des générations" dans les littératures des 19e et 20e siècles, ont incité les historiens et les sociologues — voire les politologues — à s'interroger sur la possibilité de faire de la classification sociale des âges un instrument opératoire dans l'analyse des sociétés. A la suite de Karl Mannheim, la génération reçoit une définition socio-historique, et s'inscrit dans une combinatoire avec les catégories de classe et de "race" (terme qui recouvre, chez Mannheim, celui de nation). La génération, selon cette acception, émerge par effet de socialisation dans le partage d'une contemporanéité et suppose la conscience d'y appartenir. L'histoire littéraire, d'abord, puis plus largement celle des idées, ont abondamment contribué à problématiser la thématique de la génération, en liaison avec l'apparition de la jeunesse sur la scène

sociale ou politique, associée à la modernité, à la contestation du présent, au renouvellement des idées et à l'émergence de nouvelles valeurs morales, esthétiques, etc.

Ainsi, on considère désormais que les générations politiques se forment à partir d'un événement fondateur — la Grande guerre, le Front Populaire ou le mouvement étudiant des années 60, par exemple — événement qui crée un "vécu" commun et favorise, selon l'expression de Karl Mannheim, le sentiment d'un "être ensemble historique" dans le champ national et, parfois, transnational. Mais l'identification à un groupe de parité d'âge (le plus souvent la jeunesse) s'élabore aussi dans des conjonctures marquées par des mutations sociales, économiques ou idéologiques structurelles ou contraignantes, et il existe, en ce sens, des générations sociales.

La notion de "deuxième génération" désigne les enfants d'immigrants nés ou socialisés dans la terre d'implantation de leurs parents. Bien que Durkheim ait clairement abordé ce thème, en insistant sur les effets assimilateurs des institutions nationales (l'école, l'armée, tout particulièrement) sur les enfants d'immigrés, la tradition sociologique française a fort peu traité et encore moins théorisé cette question. C'est sous l'influence de nombreux textes littéraires et sociologiques nord-américains qu'elle apparaît, en France, dans les années soixante-dix. Devenue, depuis, d'usage courant, elle n'en demeure pas moins ambiguë. Ses emplois révèlent en effet des façons fort diverses de concevoir la notion même de génération, dont certaines s'extraient de fait de toute conception du social et du politique, et une tendance à "généalogiser" qui confond héritage et hérédité.

On trouve, dans la sociologie américaine, diverses analyses sur la "deuxième génération". Dans les années vingt, l'École de Chicago, et Park en particulier, la présentent comme en situation intermédiaire dans le processus d'assimilation, entre l'accommodation réalisée par les migrants eux-mêmes et la fusion complète accomplie par les générations suivantes. C'est, dans cette perspective, une double identification — à la fois à la culture du pays de naissance et aux éléments de la culture du pays d'origine transmis par la famille — qui caractérise cette population, double identification qui peut la conduire à une situation particulièrement inconfortable décrite par Stonequist

comme celle de "l'homme marginal". En 1938, Hansen formalise cette "hypothèse des trois générations". Selon lui, ce sont les petits-enfants des immigrants qui parviennent à l'assimilation totale après que la première et la seconde générations se furent adaptées et acculturées. Dans les années soixante et soixante-dix, enfin, dans le cadre de l'*ethnic revival* et des interrogations sur la réalité du *melting pot* américain, est apparue l'idée que la troisième génération et les suivantes sont amenées à revendiquer leurs origines pour faire face aux discriminations et blocages persistant en leur nom et réhabiliter des cultures dépréciées, bien que pleinement américaines. Cette analyse est souvent résumée par la phrase "ce que le fils veut oublier, le petit-fils veut s'en souvenir".

En France, où la conscience de former un pays d'immigration est faible et tardive, l'irruption de l'idée même de "deuxième" génération a, comme le souligne Abdelmalek Sayad, paradoxalement fait "naître à la vie publique" des "premières générations", c'est-à-dire des populations que ni la société française, qui avait cru l'immigration provisoire, ni les immigrés eux-mêmes, qui songeaient au retour, n'avaient considérées comme un peuplement définitif. La naissance et l'inscription dans l'espace social et politique national des enfants de ces populations exogènes a donc — en dépit de toute considération de la logique même de la migration économique internationale — "surpris" tout le monde.

Le label généralisé de "seconde génération", cependant, et sans autre qualificatif, renvoie très fréquemment, mais de façon subreptice, à une conception naturaliste de la vie sociale. Dans bien des textes et discours sur l'immigration, des parents immigrés (c'est-à-dire ayant effectué un déplacement géographique international) sont censés avoir donné naissance à des enfants "immigrés", alors même que ceux-ci n'ont, précisément, jamais migré. Cette façon de parler de certains Français ou étrangers de France, comme succédant à leurs parents nés ailleurs, induit une idée de continuité, de reproduction. Être dit "immigré" quand la migration remonte à la génération des parents, des grands-parents, voire au-delà, renvoie à la logique raciste de la "goutte de sang", celle d'une origine stigmatisée. Cela réfère aussi à une position sociale, celle de l'"immigré", recruté et destiné aux emplois.

aux logements et, plus globalement, aux statuts sociaux auxquels les "nationaux" tentent précisément d'échapper, parfois en revendiquant une "légitimité" nationale "ancestrale" qui relève du privilège (le "privilège national").

Concernant la question des générations, on est nécessairement conduit à se situer sur un axe dont les extrêmes sont figurés par la continuité et la rupture. Plutôt qu'une échelle univoque, avec des degrés continus, on est ici face à une tension. Entre passé, présent et futur, entre mémoire, histoire et projet, cette tension n'a rien de spécifique, quoi qu'on en dise, aux enfants de migrants, mais ceux-ci l'illustrent très particulièrement. Elle est, à leur propos, analysée fort contradictoirement, selon que l'on met l'accent sur la rupture (conflits de génération, de culture, d'identité...) ou sur la continuité (mémoire, transmission culturelle, ethnicité...). On ne saurait cependant sous-estimer les effets d'imposition de la société globale sur un système d'identification nécessairement pluriel, dans la mesure où les imputations d'identité contraignent à se positionner, dans l'adhésion, la composition ou l'opposition, par rapport à elles.

D'une façon générale ce que l'on nomme "deuxième génération" est en fait une première génération. Il s'agit d'individus dont l'"origine" — c'est-à-dire celle de leurs parents — est extérieure à l'espace national dans lequel ils s'inscrivent eux-mêmes entièrement, quelle que soit même leur nationalité juridique.

Mais ces "secondes générations" sont aussi des "générations suivantes", dans la mesure où elles ont à construire le rapport complexe entre ce qui leur a été transmis en termes d'héritage culturel, leur situation économique et sociale dans le présent et leurs positionnements par rapport au futur.

Elles sont, dans tous les cas, des "générations inaugurales" dans la façon dont elles consomment, sur un mode "générationnel" et souvent transnational, la rupture comme la continuité avec la mémoire et l'histoire, et dans leur revendication collective de pleine citoyenneté, associée à l'exigence d'une reconnaissance de leur participation à la société comme à sa production.

Par delà les imputations ou les revendications d'"origine", ceux que l'on nomme sous l'effet de l'ethnicisation des rapports sociaux

"deuxième génération d'immigrés", connaissent aujourd'hui bel et bien une imposition de type générationnel, en ce sens qu'ils font souvent partie d'une classe d'âge des milieux populaires qui subit collectivement et de plein fouet la relégation urbaine, la sortie du système scolaire sans diplôme ni qualification, l'immobilité ou le déclassement social, la dénégation de leur pleine citoyenneté, la discrimination sociale, ethnique et "raciale", l'insécurité et les risques de déviance, le dénigrement de leurs parents et de leurs "origines" sociales ou culturelles. Si "génération" il y a, c'est dans le caractère presque "idéal-typique" et généralisé de la façon dont sont manipulées, par la société globale comme par eux-mêmes, les relations entre le culturel, le social et le politique.

Véronique DE RUDDER et Claudie WEILL

Corrélat :

Ethnicisation - homme marginal - *melting pot*.

Bibliographie :

Claudine Attias-Donfut, *Sociologie des générations*. Paris : PUF, 1988 ; Nathan Glazer et Daniel P. Moynihan (eds), *Ethnicity, Theory and Experience*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1975 ; M. L. Hansen, *The problem of the Third Generation Immigrant*, Rock Island, 3, Augustana Historical Society, 1938 ; Karl Mannheim, *Le problème des générations*. Paris : Nathan, 1990 ; "Génération et mémoires", n° spécial de *L'Homme et la Société*, n° 111-112, 1994, 1/2 ; Abdelmalek Sayad, "Le mode de génération des générations immigrées", *L'Homme et la Société*, n° 111-112, 1994, 1/2 ; Robert E. Park et H. Miller, *Old World Traits Transplanted*, New York : Arno Press, 1969 (1ère édition : 1921) ; Everett V. Stonequist, *The Marginal Man. A Study in Personality in Culture Contact*, New York : Charles Scribener's Sons, 1937.